

Question : Genèse et affirmation des régimes totalitaires (soviétique, fasciste et nazi)

PROBLEMATIQUES

Les régimes totalitaires dans l'entre-deux guerres : genèse, points communs et spécificités

Il convient de mettre l'accent sur quelques idées essentielles en prenant en compte le contexte et l'évolution des historiographies sur cette question.

Le concept de totalitarisme a été longtemps controversé : perçu comme une volonté de mettre les régimes fasciste, stalinien et nazi sur le même plan, il a été accusé d'induire une banalisation du nazisme. Les communistes et leurs « compagnons de route » intellectuels l'ont dénoncé comme étant une arme antisoviétique au temps de la guerre froide.

L'adjectif « totalitaire », utilisé pour la première fois en 1924 par le libéral italien Giovanni Amendola pour dénoncer l'emprise du fascisme, a été repris à son compte pas Giovanni Gentile, théoricien du régime et par Mussolini lui-même. Les nazis ont, quant à eux, parlé d' « État total ». C'est au moment du pacte germano-soviétique que s'affirme vraiment le mot de « totalitarisme ». Ce concept a été développé ensuite par Hannah Arendt (*Les origines du totalitarisme* 1951), puis par des politologues américains, qui ont dégagé des critères précis (idéologie globalisante, parti unique, police secrète faisant régner la terreur, monopole de l'information et des armes, économie dirigée). Leur pensée a été relayée en France par Raymond Aron.

Ce concept est-il opératoire pour des historiens ? Une comparaison historique de ces régimes est-elle possible ? Il ne s'agit pas de mettre en évidence un modèle unique, mais de dégager les spécificités de chaque régime, par delà un certain nombre de ressemblances. Cette comparaison historique s'est longtemps heurtée à un tabou, au-delà même de la chute du mur et de la disparition de l'URSS, comme le montrent les polémiques autour du livre de François Furet *Le passé d'une illusion* (1995) et du *Livre noir du communisme* (1997). Cependant plusieurs historiens se sont lancés dans une **analyse comparée** portant aussi bien sur la **genèse** de ces régimes que sur les **points communs** et les **spécificités** de leurs fonctionnements respectifs.

1 La genèse des régimes totalitaires.

Plusieurs explications sont avancées et donnent lieu à des controverses. Alors que, selon certains historiens, tel Zeev Sternhell, les origines du fascisme sont antérieures à 1914, pour d'autres, comme l'américain George Mosse la Première guerre mondiale est la véritable matrice des totalitarismes : la « brutalisation » qui aurait caractérisé le conflit, aurait induit celle de la vie politique en Europe. Mais, si ce point de vue peut sembler pertinent dans le cas de la Russie, de l'Italie et de l'Allemagne, il est infirmé par la résistance de la démocratie en France et au Royaume-Uni, pourtant touchés par la « brutalisation » de la Grande Guerre.

La théorie émise par l'Allemand Ernst Nolte qui fait du fascisme et du nazisme (des réactions au bolchevisme a déclenché en RFA une polémique très médiatisée en 1986-1987, l' « Historikerstreit » :

(la querelle des historiens). Cette thèse développée dans un article de 1986, prend appui sur la mise en place antérieure de la terreur de masse par les Bolcheviks. En 1987, dans son ouvrage *La guerre civile européenne*, Nolte va jusqu'à évoquer un « noyau rationnel » de l'antisémitisme nazi (« le grand nombre de Juifs dans le mouvement communiste » ; « l'alliance des Juifs avec les ennemis de l'Allemagne »). Perçue comme une tentative de disculpation partielle du nazisme, ce dérapage a nourri la polémique, qui a rebondi en France avec le livre de François Furet *Le passé d'une illusion*, dans lequel ce dernier consacre à Nolte une longue note lui reconnaissant le mérite d'avoir « brisé le tabou » de la mise en parallèle du nazisme et du communisme. François Furet se démarque pourtant de Nolte (*Fascisme et communisme. Correspondance entre François Furet et Ernst Nolte*, 1998), considérant qu'il « insiste trop sur le caractère réactif du fascisme au communisme » et que, s'il est vrai que « le Goulag a bien précédé Auschwitz », cela ne signifie pas « un lien de cause à effet ».

2 Points communs et spécificités des régimes totalitaires.

Un premier niveau d'analyse des points communs est fondé sur les critères dégagés par les politologues américains et sur des caractéristiques évidentes partagées par ces régimes : terreur de masse, volonté de construire un « homme nouveau » et une société unanimiste dans laquelle l'individu s'efface derrière le collectif, commune hostilité à la démocratie libérale.

La prise en compte des évolutions historiographiques sur les réalités du fonctionnement de ces régimes permet de mieux prendre en compte les limites de l'emprise totalitaire en Allemagne comme en URSS. On note en effet, avec un décalage dû à l'ouverture plus tardive des archives sur la période soviétique, un certain parallélisme des évolutions de l'historiographie :

Face à une interprétation « intentionnaliste » du nazisme, longtemps dominante (tout procéderait des intentions de Hitler qu'il a appliquées une fois devenu un dictateur tout puissant), s'est affirmée celle des « fonctionnalistes » (Hitler « dictateur faible » a dû composer avec différents pouvoirs et le régime a fonctionné de façon assez chaotique) ; par ailleurs une étude « par en bas » de la société allemande montre l'existence, à côté de « l'acceptation », de « niches », de stratégies d'« évitement, voire de déviances et de dissidences » (Philippe Burrin).

Face à une interprétation du régime soviétique, mettant l'accent sur les critères dégagés par les politologues de l'école « totalitarienne », s'est développée une analyse dite « révisionniste », axée sur la société et montrant certaines limites de l'emprise totalitaire soviétique tenant à des « formes d'autonomie de cette société » (Nicolas Werth).

La question des caractéristiques communes est plus problématique concernant l'Italie fasciste. La moindre ampleur de la terreur a conduit beaucoup d'historiens à parler d'un totalitarisme « incomplet » ou « inachevé », même si d'autres historiens, comme Emilio Gentile, considèrent que ce régime, en voulant créer l'« homme fasciste », et construire une société unanimiste, s'inscrit dans un processus totalitaire qui le rapproche des deux autres.

Cette question de l'ampleur de la terreur est une première entrée possible pour dégager **les spécificités de chacun de ces régimes.**

Si la terreur de masse est une caractéristique commune du nazisme et du communisme soviétique, la comparaison du nombre de leurs victimes n'est pas pertinente car le pouvoir nazi n'a duré que 12 ans alors que le régime soviétique a duré 74 ans. Il est plus significatif de comparer les fondements et des cibles de la terreur. Dans le cas de l'URSS il s'agit des « ennemis de classe », notion qui peut être si largement étendue que l'historien Nicolas Werth a pu parler d'« un État contre son peuple ». Les catégories persécutées le sont au nom de la lutte des classes, même si cela peut recouper des réalités ethniques au sein de cet ensemble multinational qu'est l'URSS (et en ce sens on peut parler aussi d'un « État contre ses peuples »). Dans le cas de l'Allemagne nazie, les cibles de la terreur sont les ennemis du « Volk ». Les opposants politiques allemands sont certes persécutés mais les cibles

principales sont les éléments considérés comme une menace pour la « race des seigneurs ». La spécificité essentielle du nazisme est son racisme radical dirigé essentiellement contre les Juifs et qui débouche sur la « solution finale ». Cette extermination systématique au nom de la race est une caractéristique spécifique du nazisme que l'on ne retrouve ni en URSS, même si le régime a pu connaître des bouffées d'antisémitisme, ni en Italie malgré l'adoption d'une législation antisémite.

La comparaison des systèmes concentrationnaires est également révélatrice de la spécificité du nazisme. Il n'y a pas au Goulag, où certes la mortalité était terrible, l'équivalent des camps d'extermination nazis et on ne trouve pas dans les modalités de la terreur nazie l'équivalent de la « déportation abandon » qui a pu exister au Goulag. Quant aux « Sibérie de feu » de l'Italie fasciste, leur comparaison avec les systèmes concentrationnaires nazi et soviétique renvoie au constat d'une terreur sans commune mesure avec les niveaux atteints dans les deux autres régimes.

Une autre spécificité du nazisme, la prééminence du « Volk », est étroitement liée à son caractère raciste. Dans le cas de l'Italie c'est l'État qui est tout ; en URSS, c'est le parti qui est au centre et se confond avec l'État ; dans l'Allemagne nazie, le parti et l'État sont les instruments de la domination et les garants de la « pureté » du « Volk ».

Enfin une spécificité importante du nazisme tient à la place du « charisme » de Hitler (Ian Kershaw) : le « Führerprinzip » est central dans le nazisme alors que le « culte de Staline, indispensable à son pouvoir, ne l'était pas au fonctionnement du parti » (Nicolas Werth), et qu'en Italie le culte du Duce n'a pas empêché sa déposition par le parti fasciste en juillet 1943.

3 Les totalitarismes face aux démocraties dans les années 1930

Il s'agit de montrer que l'on ne peut réduire cet aspect à un simple face à face.

Certes, parmi les points communs aux régimes totalitaires a été évoquée leur commune hostilité à la démocratie libérale. Ces régimes partageaient un mépris et une haine de la démocratie libérale. Cette hostilité se traduit non seulement par l'écrasement des libertés des organisations démocratiques à l'intérieur, mais également par une action extérieure :

- la ligne « classe contre classe » du Komintern jusqu'en 1934, qui débouche en Allemagne sur une concomitance des attaques communistes avec celles des nazis contre la démocratie de Weimar jusqu'à sa disparition ;
- subventions des régimes fascistes aux organisations d'extrême droite dans les démocraties parlementaires ;
- campagnes de propagande, aussi bien communistes que fascistes, contre les régimes démocratiques.

Pendant, le régime soviétique et les régimes fascistes sont fondamentalement ennemis. François Furet les a qualifiés de « jumeaux ennemis ». Cela se manifeste dans les discours mais aussi dans les actes. Lorsque Staline réalise que la tactique « classe contre classe » a débouché sur une impasse et comprend le danger que représente l'arrivée de Hitler au pouvoir en 1933, le Komintern change de cap : en 1934, l'ennemi numéro un devient le fascisme. Face à ce danger, il faut composer avec la démocratie : cela explique la nouvelle stratégie des « fronts populaires » et débouche sur un affrontement militaire indirect avec la guerre civile en Espagne.

Dans cette guerre l'Italie fasciste et l'Allemagne font cause commune mais l'union des deux régimes n'était pas évidente au départ : en 1934 Mussolini s'oppose à une première tentative d'Anschluss et pactise avec les démocraties à Stresa en 1935, avant de se rapprocher de Hitler après la condamnation de sa guerre en Éthiopie par les démocraties. De fait à partir de 1936, les fascismes européens constituent un front commun contre les démocraties mais aussi contre le communisme. Ce front commun est consacré par « Pacte d'acier » puis, avec le Japon, par le « Pacte anti-Komintern ».

C'est le temps des coups de force contre l'ordre international, la SDN et les démocraties française et britannique qui en sont les garantes, du rétablissement du service militaire obligatoire et la remilitarisation de la Rhénanie jusqu'aux accords de Munich, la liquidation de la Tchécoslovaquie et la revendication du corridor de Dantzig.

C'est dans ce contexte que se produit le coup de théâtre du **pacte germano soviétique en août 1939**, rapprochant les « jumeaux ennemis » qui signent beaucoup plus qu'un pacte de non-agression : un protocole secret montre **une véritable collusion des deux totalitarismes contre les démocraties**, accusées par Staline de s'être entendues elles-mêmes avec Hitler au moment des accords de Munich.

PIEGES A EVITER

- contester la possibilité de la comparaison, ce qui n'empêche pas de mettre en évidence le fait que le concept de totalitarisme fait débat ;
- donner une explication univoque de la genèse des totalitarismes sans présenter les différents points de vue des historiens ;
- dans la comparaison entre les trois régimes, ne retenir que les points communs ou au contraire les spécificités ;
- réduire l'opposition des totalitarismes aux démocraties à un simple récit de leurs coups de force dans les années 1930.

HISTOIRE DES ARTS

Le contrôle des productions artistiques par les régimes totalitaires, notamment à des fins de propagande, peut être un fil rouge intéressant.

On peut montrer comment en URSS, après la période de l'installation au pouvoir où la mécanique propagandiste n'est pas encore rodée et où les avant-gardes ont encore une liberté de manœuvre (Les peintres Malevitch ou El Lissitzky par exemple), le régime assure sa mainmise sur les arts par le biais notamment des unions officielles. Les plus grands artistes sont soumis à la censure (Eisenstein pour la seconde partie d'Ivan le Terrible), attaqués violemment (Chostakovitch et Prokofiev par Jdanov lors de la conférence des musiciens en 1948) et les arts sont mis au service de la propagande (le réalisme socialiste). Le film de N. Mikhalkov, *Soleil trompeur*, sorti en 1993, 50 ans après la mort de Staline est une évocation de certains aspects de la terreur stalinienne.

Dans l'Italie fasciste, les avant-gardes sont tolérées et peuvent même être reconnues, notamment les futuristes. Si le cinéma peut être utilisé comme une arme de propagande (par exemple avec *Scipion l'Africain* au moment de la victoire en Éthiopie), les studios de Cinecitta produisent aussi beaucoup de films de divertissement (les « téléphones blancs »).

Dans l'Allemagne nazie, dès 1933 les normes artistiques sont rigoureuses et l'« art dégénéré » est cloué au pilori (exposition de 1937). La peinture et la sculpture (avec notamment Arno Breker) exalte les valeurs « du sang et du sol » et de la race, ainsi que le cinéma avec Leni Riefenstahl et des films antisémites comme *le Juif errant* ou *le Juif Suss*. Des films de divertissement sont certes produits mais certains, comme les films « de montagne », exaltent aussi la pureté et la grandeur du Volk.

Dans les trois cas la recherche d'une monumentalité architecturale (quartier de l'EUR, projet « Germania », bâtiments officiels staliniens) est significative de la volonté propagandiste du pouvoir.

POUR ALLER PLUS LOIN

- Rousso H. (dir.), *Stalinisme et nazisme. Histoire et mémoire comparées*, complexe 1999. (Première partie Nicolas Werth et Philippe Burrin).
- Communisme et fascisme au XXe siècle, *Le débat* n° 89 mars-avril 199
- Les crimes cachés du communisme, *L'Histoire*, numéro spécial n° 324, octobre 2007
- Kershaw I., *Qu'est-ce que le nazisme ?* Folio Gallimard
- Gentile E. *La voie italienne au totalitarisme*, Ed. du Rocher, 2004
- Site de l'association russe Mémorial <http://www.memo.ru>